

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



T. BEAUGRAND
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :
Un an..... \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :
35 St. Gabriel.

LADEBAUCHE
Rédacteur-en-chef.

LE GRAND TONIC RENFORÇANT DU JOUR
ET...
FIEVRES...
LE GRAND TONIC RENFORÇANT DU JOUR

FEUILLETON du CANARD

LES CAMPAGNES d'un ROTÉ

PAR
AMÉDÉE ACHARD.

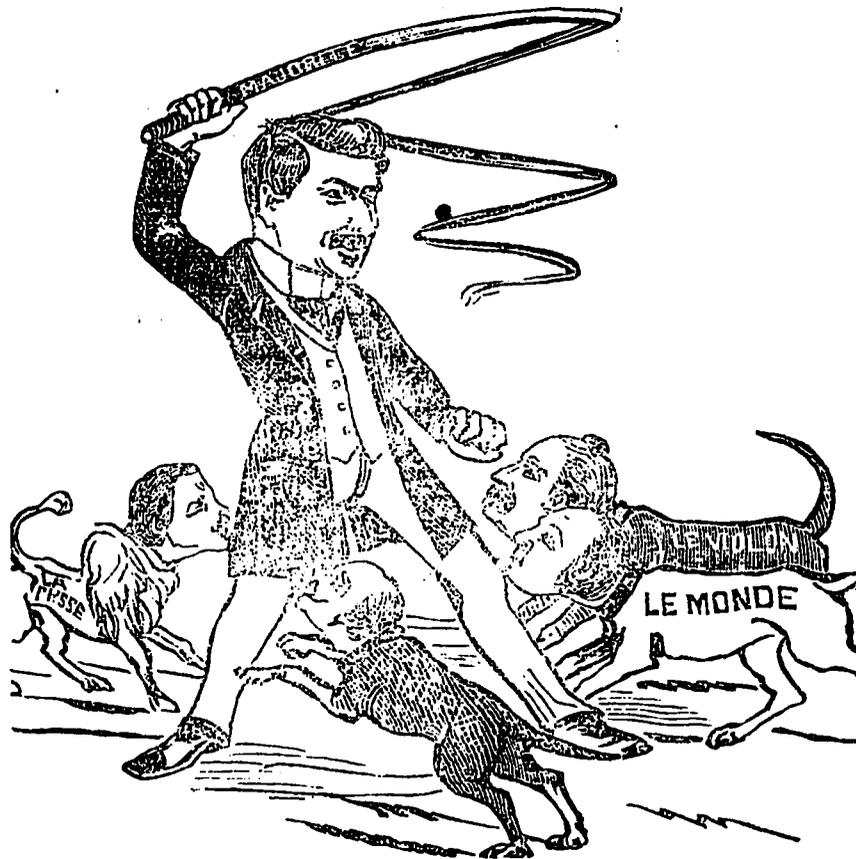
(Suite.)

La fatuité de cet éloge porta le fils de Jacques aux nues, et eut pour conséquence une série de paris qu'Auguste perdit tous, sauf un que sir William lui laissa gagner comme une prime d'encouragement. Auguste oublia qu'il en avait perdu dix avant d'en gagner un et tomba dans le ravissement. Il avait cette fois la ferme espérance de vaincre son maître. Égal déjà dans la théorie, pourquoi ne serait-il pas, plus tard, supérieur dans la pratique ? Sir William l'entraîna dans cette pensée par un mot qui sembla lui échapper :

— Sur le champ de courses, je ne crains qu'un homme, et c'est vous ! dit-il un soir où la conversation galopait sur le terrain favori de ses ébats. Pompez complimenté par César, ne se fût pas monté plus heureux et plus reconnaissant.

— L'avez-vous entendu ? disait le lendemain Auguste à la Madone, sir William me craint ! Parbleu ! je lui prouverai qu'il n'a pas tort !

A cette époque, vers la fin de l'hiver, la Madone resta subitement enfermée chez elle pendant plusieurs jours sans recevoir personne. On savait cependant qu'elle n'était pas malade. Cette espèce de retraite, dont personne ne connaissait la cause, concordait avec la déconfiture d'une affaire que le fils de Jacques Bernard avait patronnée, et qui, lancée avec grand fracas, avait eu les plus tristes résultats. Sir William força la porte



Chapleau lance sa meute sur Mercier pour le dévorer. Mais le ministre de la province la reçoit à coups de fouet ; n'osant pas le mordre, les chiens des pendants se contentent d'abyoer !

du pavillon de la rue Pigalle. Il trouva la fille du métayer berichou dans son boudoir, les pieds dans des pantoufles, étalant des cartes sur un tapis, et tout de son long étendue sur une peau d'ours.

— Le valet de cœur !... je m'en vais ! s'écria la femme de chambre qui brouilla le jeu.

La Madone souleva la tête sur son coude.

— Si j'étais en humeur de me fâcher, dit-elle, quel bruit ne ferais-je pas !... mais les cartes annonçaient une visite... je vous pardonne.

Sir William s'assit à la turque sur la peau d'ours.

— Ainsi, dit-il, vous avez perdu la première manche !

— Qui vous l'a dit ? s'écria la Madone qui se redressa.

— Et vous êtes en train de renoncer à la partie ? poursuivit l'Anglais.

— Qu'en savez-vous ? répliqua la Madone.

Sir William appuya ses deux coudes sur ses genoux, la tête dans ses deux mains, et riait à demi :

— Nos petites dents blanches se sont cassées, en voulant mordre au portefeuille que vous savez, reprit-il et notre ennemi intime en emporte les morceaux.

— Vous êtes insupportable ! dit la Madone, qui sauta sur un canapé, mais je serai franche avec vous. Que vous a-t-on appris ?

Sir William resta assis aux pieds de la Madone.

— On ne m'a rien appris, dit-il, mais j'ai saisi tout.

— Phrase surannée... Passons.

Sir William pirouetta sur ses talons et appuya le menton sur les genoux de la Madone qui la laissa faire.

— Eh bien ! reprit-il, je vais donc être forcé de vous prouver que les phrases surannées sont les plus vraies. Procédons, s'il vous plaît, par ordre. Vous avez pris goût à la lutte et avez voulu votre part de gâteau. C'était légitime. En conséquence, vous avez naïvement, comme une bergère des temps antiques, confié votre argent mignon à un jeune banquier dont le

nom ne fait rien à l'affaire. Dieu sait quelle éloquence il a mise au service des confidences à l'aide desquelles il vous a embobinés ! Il ne vous a rien conseillé, mais quels horizons dorés faisaient entrevoir ses doux propos ! Oh ! nous ne sommes pas hommes à nous compromettre, même quand nous pensons à payer nos dettes... nous avons au sang de millionnaire dans les veines ! La chose faite, le jeune banquier s'est conduit comme le fameux loup du vieux conte : il a croqué le petit chaperon rouge et la gilette. On devait rendre à notre innocente dix chiffons de papiers pour un ; le vent de la spéculation a tout pris. Et l'aimable roué se frotte les mains. Oh ! tout est en règle, et tous les tribunaux de commerce du monde n'y trouveraient pas une virgule à reprendre. Vous avez souscrit, vous avez perdu, vous avez payé. Tout est bien. Il vous reste à compter vos morts.

— Après ? dit la Madone.

— Les grands génies seuls transforment une défaite en victoire ! Un

accès de modestie vous a saisi, et maintenant une voix timide vous conseille de déserter le champ de bataille. Il vous paraît que M. Auguste Bernard est trop fort. Vous avez agi envers lui comme autrefois, dit-on, Alcymène envers Amphitryon, et il ne s'est pas rendu. Cet homme est invincible.

La Madone se pencha en avant pour regarder l'Anglais jusqu'au fond des yeux.

— Quel miracle vous a révélé tout cela ? fit-elle.

— Il n'y a rien de miracle, il y a un peu d'observations ; j'ai étudié, j'ai écouté, j'ai regardé. On ne sait pas combien la découverte de la vérité est facile quand on est sans passion. Vous n'êtes pas une énigme pour moi, vous êtes comme la page tout ouverte d'un livre charmant. Il n'y a point de flatterie à ajouter que j'aime à y lire. Malheureusement, le duel auquel j'assistais il y a quelque temps a eu son dénouement logique. Après dix-huit mois de lutte, vous êtes vaincue.

— Oui, vaincue, répéta la Madone avec accablement.

Sir William lui prit les deux mains, et les serra avec force :

— Eh bien ! non, vous ne l'êtes pas, si vous voulez ! dit-il.

— Que faut-il faire ?

— Laisser votre main comme elle est à présent dans la mienne, vous associer à moi.

La Madone redevenait femme et souriait coquettement !

— Saisissez la... elle vous aidera à dévorer notre petit millionnaire...

Le loup qu'on vous offre, ma belle, a les dents longues.

Si peu femme qu'on soit, on l'est toujours par certains côtés. Les plus désabusés par les agitations les plus décevantes et les plus corrosives, gaudent dans un petit coin de cœur quelque chose de féminin qui les fait encore sourire ou respirer. C'est l'amour-propre qui s'irrite, ou l'espérance qui s'éveille, ou la coquetterie qui bat de l'aile. On naït femme, on meurt femme.

— Mais si vous ne m'aimez pas, pourquoi cette association ? dit la Madone.

— Parce que, si je ne vous aime pas, je suis le fils de Jacques Bernard.

Surprise de l'accent nerveux de sir William, la Madone frissonna. Jamais elle n'avait vu une expression si profonde et si vraie de méchanceté et de résolution froide dans les yeux d'un homme.

— Mon Dieu ! que vous a-t-il fait ? dit-elle.

— A moi, rien.

— Je ne vous comprends pas.

— Qu'importe que vous me com-

prenez, si je vous viens en aide ! Un ou deux millions sont bons à brûler, mes chers Brébis. Sortir d'un pré bien gras sans avoir tâté l'herbe tendre ! Ah ! si ! Mais vous seriez déshonorés ! Votre réputation, sans tache jusqu'à présent, exige que M. Auguste Bernard soit honnêtement ruiné de fond en comble... Vous serez libre après de m'congédier brutalement. Je dirai plus... ce sera votre premier devoir, n'y manquez pas !



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois. Annonces : Première insertion, 10 centimes par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme. Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD, Boîte 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 21 Mai 1887

Association pour l'encouragement de la pendaison.

Samedi dernier l'association pour l'encouragement de la pendaison se réunissait en assemblée extraordinaire au château de Ramzey.

Etaient présents : l'hon. Chapleau, Lessard, Vanasse, J. Tassé, le poète Têtu, Gelinat, Robillard (de Berthier) Capitaine Labelle, H. Berthelot, Leblanc, Neville, Desgorges, le barbier de l'hôtel Jacques Cartier, l'hon. Taillon, Baptiste Emond, Sir Donald Smith, les Dansereau, le Sénateur Sénécal, Charette, et plusieurs autres.

La séance est présidée par l'hon. Chapleau, M. Têtu et Charette font fonctions de secrétaires. Après les affaires de routine le président donne la parole à M. Baptiste Emond pour expliquer le but de cette réunion extraordinaire.

M. Baptiste Emond. — Messieurs, le parti des perdards perd tous les jours de son influence, et notre zèle pour la pendaison se ralentit beaucoup. Ne serait-il pas temps de frapper un grand coup en faisant pendre quelqu'un avant la prochaine récolte des prunes, (applaudissements). Si quelqu'un est de mon avis qu'il lève la main. (Toutes les mains se lèvent.)

M. Vanasse. — Je suis complètement de l'avis de monsieur Baptiste Emond Notre parti périlleux et nous sommes euits si nous ne pendons pas quelque canadien pour nous attirer les bonnes grâces des orangistes qui sont notre seul soutien.

La province de Québec nous a dans le nez, et moi qui vous parle j'en sais quelque chose, sans l'honorable M. Hector Berthelot ici présent, j'étais roulé dans l'élection d'Yamaska aussi pitoyablement que l'hon. M. Taillon l'a été à Montréal.

M. Taillon. — Pas d'allusion pénible, s'il vous plaît. M. Vanasse. — J'avais pensé à vous proposer de faire passer M. Mercier par la corde, mais le gaillard n'est pas homme à se laisser pincer.

M. Tassé. — Messieurs, nous avons un moyen excellent de nous attirer les bonnes grâces des loges d'Ontario et celles du gouvernement d'Ottawa, c'est de diriger tous nos travaux à faire pendre l'agitateur O'Brien. Ce serait un magnifique pendant à la pendaison de Riel qui lui-même était un agitateur. L'hon. M. Chapleau qui s'est distingué d'une façon si brillante pour faire pendre Riel nous serait d'un précieux concours dans cette nouvelle entreprise. Si nous réussissions, cela donnerait un grand lustre à notre société. (Applaudissements.)

M. H. Berthelot demande la parole et s'exprime ainsi : " Je serais complètement de l'avis de l'honorable préopinant, mais le diable sera aux vaches si on touche à un Irlandais, tout le Griffintown fera un borda du diable, et nous serons dans les patates, il sera plus prudent de passer le noeud coulant au cou d'un Canadien national, du docteur Valois par exemple. " (Exclamations diverses dans l'auditoire, le barbier de l'hôtel Bellevue prononce quelques paroles qui se perdent dans le bruit. Le président agite sa sonnette.)

Le Président. — M. Hector Berthelot a la parole et nul n'a droit de l'interrompre.

M. H. Berthelot. — J'ai été de tous les partis politiques du Canada et j'espère bien en changer encore plusieurs fois avant de manger les pissenlits par la racine, j'ai donc des ennemis un peu partout que je serai très heureux de voir pendus, mais jamais je ne toucherai à un Irlandais, cela porte malheur !

— Le barbier de l'hôtel Bellevue se lève en brandissant sa strape et reproche vivement à M. H. Berthelot de manquer de courage.

M. H. Berthelot. — Je suis ni brave ni poltron, je suis half and half, mais je n'ai nulle envie quand je vais rendre visite à mon ami Gaspard Mathieu qui tient hôtel sur le marché St. Ann's d'être assailli par quelque Paddy. Après plusieurs observations présentées de part et d'autre, un comité est formé pour étudier la question et décider si on peut pendre M. O'Brien oui ou non.

Le président annonce qu'une adjudication va être faite le 1er Juin pour la fourniture des cordes devant servir à la vulgarisation de la pendaison. Il en sera envoyé une à tous les maires de poste du Canada. Les soumissions devront être cachetées et on ne s'engage pas à donner le contrat à l'offre la moins chère.

M. Sénécal va parler bas à l'oreille du Capitaine Labelle, puis déclara qu'il est prêt à prendre cette job.

Son prix sera probablement beaucoup plus élevé que celui des autres soumissionnaires mais on doit prendre en considération qu'il a beaucoup aidé le parti, qu'il est habile dans les ficelles et par conséquent apte à faire de la corde.

Avant la clôture de la séance le poète Têtu est invité à débiter quelques vers pendant que les autres en boivent.

Puis l'association se sépare à une heure avancée de la nuit et la prochaine réunion est fixée à huitaine.

LE DIMANCHE A MONTREAL.

Nous l'avons échappé bel ! Encore un peu, et les promenades à l'île Ste. Hélène nous étaient interdites pour le septième jour de la semaine.

On trouvait que Montréal offrait trop de distractions le dimanche à ses habitants et devenait une ville de plaisirs rappelant les plus mauvais jours de Babylone.

Quelques personnes bien intentionnées et appartenant aux sectes les plus rigoristes avaient préparé un bill pour être présenté aux Chambres, ce bill devait amener le salut de toutes les âmes montréalaises.

Voici en quoi consistait ce projet de loi :

ARTICLE I

Il est désormais défendu à Montréal de faire le dimanche quoi que ce soit qui ressemble de près ou de loin à un travail, par tolérance il est permis seulement de faire ce que la nature commande.

ARTICLE II

Il est défendu ce jour-là de fumer, de priser, de chiquer et de couper du tabac en torquette.

ARTICLE III

Il est défendu de manger des mets de digestion difficile, cette opération devant amener un travail de l'estomac.

ARTICLE IV

Il est défendu de se promener sur les quais, la vue des bateaux, des barges et des canots de Joe Vincent pouvant apporter dans l'âme des distractions incompatibles avec la sanctification dominicale.

ARTICLE V

Il est défendu de faire des calembourgs, cette passion funeste exigeant on le sait un fort travail de l'esprit.

ARTICLE VI

Un constable sera spécialement attaché à la personne de M. Ernest Lavigne pour surveiller chez lui l'application de l'article 5.

ARTICLE VII

Il est défendu de vendre aucune espèce de marchandises ; les députés cependant conserveront le droit de vendre leur vote ce jour-là, quand cela pourra être utile aux instigateurs de la nouvelle loi. Ainsi M. Chapleau aurait pu se vendre aux orangistes un dimanche en échange de Riel, sans être en contravention avec la loi.

Suit un grand nombre d'autres articles dans le genre des sept premiers et dont la lecture deviendrait fastidieuse pour nos lecteurs.

Un seul article peut avoir du bon, c'est l'article 27 qui défend de payer ses créanciers. Il se serait pas mauvais de l'appliquer à tous les autres jours de la semaine.

Naturellement il y a interdiction complète de toute espèce de boisson ; le comité qui a préparé la loi voulait même abolir l'eau.

On aurait fermé le samedi soir à minuit tous les robinets de la ville, et de cette façon les gens n'auraient pas même eu le prétexte de faire une pousse, mais le comité a dû reculer la devant la protestation du chef des pompiers qui n'a fait valoir les dangers d'une telle mesure en cas d'incendie.

Cette loi avait de grandes chances de passer sans le contrat que la Compagnie du Richelieu avait signé, contrat qui autorise à faire marcher le paquebot de l'île Ste. Hélène le dimanche. Le comité a pensé que tant que ce bateau diabolique porterait des passagers dans l'île le jour du Sabbath, Montréal était une cité vouée à toutes les malédictions, et qu'il était inutile dès lors de s'occuper de son salut.

Mais dans trois ans quand la durée du contrat de la Cie du Richelieu sera expirée, le comité fera mettre la loi en vigueur et elle sera appliquée avec une sévérité des plus rigoureuse.

COUPS DE BEC

On annonce depuis quelque temps les bouleversements les plus extravagants dans la rédaction et la direction des journaux canadiens.

Voici les dernières nouvelles qu'on donne à ce sujet : M. Berthelot le rédacteur du Violon quitte ce journal pour se mettre directeur de la semaine religieuse et passer le restant de ses jours dans la pénitence pour laver le gros péché qu'il a commis à l'élection d'Yamaska.

M. Vanasse achète la Patrie et en fait un journal pendant ; M. Beaugrand achète le Monde qui devient un organe national.

Le Canard est acheté par le colonel Labranche et se dévoue entièrement à la stratégie militaire.

La Minerve passe dans les mains de M. Chabert qui en fait un journal illustré consacré aux beaux-arts.

M. Clément Dansereau se retire de la Presse après fortune faite et s'engage acteur au Bijou-Théâtre.

COUACS

Définition baroque, notée par un danseur : Quadrille. — Figures pour les pieds,

Dédié aux réalistes du prochain Salon et aux peintres de nature morte, cette observation de Pascal :

"Quelle vanité que la peinture, qui attire l'admiration par la ressemblance des choses dont on admire par les originaux !"

Et cette maxime très pratique de M. Freycinet, à l'usage des pasteurs d'hommes :

"C'est par les petites choses qu'il faut juger les hommes, parce qu'ils s'y observent moins que dans les grandes."

Les nouvelles couches : Totor a dix ans depuis quelques jours.

Il apprit l'autre matin que sa mère allait lui donner un petit frère.

—Encore... s'écria-t-il avec fureur. Nous allons mourir sur la paille, le... Oh ! si papa savait cela !

Une veuve d'âge mûr, Mme de X... qui figure au premier rang parmi les cascadeuses du "high-life", disait, l'autre soir, dans un des rares salons où elle a encore ses entrées :

—Peu de femmes ont été aussi calomniées que moi, mais ma réputation ne peut en souffrir... j'habite une maison de verre !

—Verre dépoli, murmura le baron de J... à l'oreille de sa voisine.

Congrès de savants : Après la lecture d'un long rapport, le président se tourne vers le doyen d'âge :

—A vous cher maître, d'exprimer le premier votre avis sur la question. —Moi, répond le doyen troublé dans sa somnolence, eh bien ! je suis de l'avis de ces messieurs !

"L'esprit de certaines femmes est comme l'odeur de certaines fleurs : il flatte d'abord puis finit par donner mal à la tête."

Il est question de certain personnage plus coutumier d'ivrognerie que de travail :

—Oui, c'est vrai... il boit un peu trop ! Mais en somme, c'est un garçon très cordial...

—Cordial comme un verre d'eau-de-vie !

Mlle Lili passe avec sa mère devant la boutique d'une fleuriste.

—Oh ! maman, s'écrie-t-elle, les jolies fleurs !... Veux-tu m'en acheter ?

—Non, mon enfant, elles seraient fanées avant notre retour à la maison.

Quelques instants après, Boba s'arrête à la devanture d'un pâtisseries :

—Dis donc, petite mère, les gâteaux, est-ce que ça se fane aussi ?

Entre jeunes Parisiennes :

—Dis-moi, ma chère, pourquoi te mets-tu toujours en noir ?

—Oh ! j'aime tant le noir !...

—Tant que ça ?

—Je m'imagine que je suis veuve !

Rue Montaigne, un Américain demande à la concierge à visiter le troisième étage.

—Dites-moi, madame la concierge, c'est bien ici, dans cet appartement, que trois femmes ont été assassinées, puis rôties ?...

Mme Pipelet voulant cacher la chose :

—Jamais de la vie !

—Tant pis, dit-il ; je ne désirais cet appartement qu'à cause de cela.

Entre Bohèmes :

—Qu'est-ce que tu as ? Tu as l'air tout content de toi.

—Oui, j'ai pris un bain de pieds tu comprends, le jeudi Saint !...

—Oh ! moi je ne pratique pas.

Notre ami X... est très mou, très irrésolu.

—Ah ! disait-il hier, si je pouvais avoir un peu d'influence... sur moi !

JE GUÉRIS LES CONVULSIONS. Les personnes qui ont des accès de convulsions, ou des attaques de nerfs, ou des accès de folie, ou des accès de rage, ou des accès de tristesse, ou des accès de mélancolie, ou des accès de manie, ou des accès de démence, ou des accès de délire, ou des accès de stupeur, ou des accès de léthargie, ou des accès de coma, ou des accès de mort apparente, ou des accès de résurrection, ou des accès de tout autre genre, peuvent être guéris par ce remède. Adressez au Dr. H. G. Root, Succursale, 27, rue Young, Toronto.

Scepticisme et blague.
Une de ces excellentes femmes donc le plus grand plaisir est de marier les jeunes gens faisait une tentative suprême auprès d'un immariable boulevardier :

— Voyons, cher vicomte, la voulez-vous brune, blonde ?...
— Voilà qui m'est bien égal !
— Vraiment ?
— C'est à mes amis qu'il faut demander cela !

Deux entrepreneurs de mariages causent ensemble :

— Enfin, voilà le Carême terminé, on va pouvoir recommencer à marier son prochain...
— Mais on peut marier aussi pendant le Carême ; c'est ce que j'ai fait ; seulement je ne mariais que des gens maigres.

Un barbier a pris pour enseigne une hirondelle aux ailes déployées. Comme on le questionnait à ce sujet :

— Ah ! ça vous étonne ? dit-il... Eh bien, moi j'admire l'hirondelle...
— ???
— Parce que souvent elle rase la terre !...

Le petit Robert prend sa leçon d'histoire.

— Oui, mon enfant, dit le précepteur, certains seigneurs faisaient battre l'eau des étangs et des fossés qui entouraient leur château...

Petit Robert, avec un sourire :
— Sans doute pour avoir de l'eau frappée.

Amandine va signifier son congé à Saint-Alphonse.

— J'ai une communication importante à vous faire, lui dit-elle d'une voix sèche et vibrante... prêtez-moi vos ouïes !

Deux récidivistes lisent les feuilles parisiennes, à la Nouvelle :

— Peuh ! les crimes continuent de plus belle à Paris... et pourtant nous n'y sommes pas.

— Que veux-tu ! reprend l'autre — un assassin philosophe — décidément il n'y a personne d'indispensable !

Un cocher de voiture de place vient d'écraser une vieille mendicante estropiée. Une dame qui est dans un coupé charmant se fait raconter l'accident par son cocher.

— Ah ! c'est affreux ! dit-elle, une pauvre vieille femme !

— Ah ! madame, fait le cocher d'un air capable, avec les chevaux qu'ils ont, on ne peut pas toujours choisir !

Le Cocher Vincent écrit à un de ses amis et collègues :

— Pauvre vieux, tes patrons sont champêtres comme les miens ! Tu es déjà sur les chemins vicinaux ! Personne à écraser. Personne avec qui échanger quelques mots un peu drôles en se croisant ! Pas de prétexte de contravention !

— Si, il y en a un. Fais comme moi, ça te distraira. La nuit venue, oublie d'allumer tes lanternes. Ça fait quelquefois venir les gendarmes.

Pris sur le vif.

Le "oui" sacramentel vient d'être prononcé par deux jeunes mariés, à la mairie et à l'église.

La blanche épousée, se tournant vers ses amies d'enfance, et avec un gros soupir de satisfaction :

— Enfin, me voilà " libre " !

Un brave paysan, en admiration devant les dents blanches d'une Parisienne :

— Bast ! c'est pas étonnant... Pour avoir des dents pareilles, ça se prive de manger.

Les navires anglais, qui ne possédaient point les canons nécessaires pour rendre le salut à la France, devant la ville de Cannes, les ont eus comme par enchantement quand il s'est agi de saluer l'Italie devant la ville de Naples.

Et l'on s'est bénévolement demandé, à ce propos, où le duc d'Edimbourg avait bien pu les prendre, ces " canons."

... Sur le comptoir, parbleu !



Le Dimanche à Montréal.

Depuis l'application sévère de la loi du dimanche, tous les moyens sont employés pour déjouer la surveillance de la police.

Un barkeeper de la rue Craig imagine de servir ses clients par le trou au charbon donnant sur la rue.

L'homme de police qui surveille la porte de la bar, n'y ayant vu entrer personne, est convaincu que tout est correct, et une bonne partie de la ville se désaltère sous son nez sans qu'il s'en aperçoive.

LA STATUE DE TASSÉ.

Le petit Tassé ex M. P. P. vient de faire application au Conseil de Ville pour avoir sa statue mise à la place de celle de Nelson sur la colonne de la place Jacques-Cartier.

Cette demande ayant paru étrange aux échevins, ils ont demandé au directeur de la *Minerve* quelles raisons il pouvait donner pour prétendre à un tel honneur.

Le petit Tassé a répondu qu'il était un homme très célèbre, que le *Moniteur du Travail* l'avait mis dans la galerie des illustrations des deux mondes et qu'il n'était que juste de le récompenser d'une manière éclatante de tout le mérite qu'il avait eu de pouvoir rester aussi longtemps directeur de la *Minerve* sans devenir fou.

Cette dernière considération sembla faire une vive impression aux échevins ; mais M. Grenier fit remarquer qu'une statue coûtait cher et que la caisse de la ville battait tellement la dèche qu'on avait été obligé de mettre au clou les instruments de vaccine pour pouvoir faire la fête au Jubilé de la Reine.

Le petit Tassé répondit qu'il fournirait la statue lui-même. L'abbé Chabert se chargerait de le mouler en lui appliquant de la graise sur la peau ; et une fois le moule obtenu, on coulerait des caractères de l'imprimerie de la *Minerve*. On aurait ainsi une superbe statue en plomb qui ferait honneur à la ville et qui serait en même temps une excellente réclame pour la *Minerve* qui en a besoin.

L'échevin Martineau fit observer que cette statue n'aurait pas un caractère assez artistique ; ce à quoi le directeur de la *Minerve* répondit qu'il serait représenté dans le style des statues de l'antiquité grecque, c'est-à-dire dans un costume des plus primitifs mais tenant à la main un numéro de la *Minerve* pour sauver la décence.

Après s'être consulté, le conseil décida qu'il accepterait la statue de M. Tassé, mais n'ayant aucune raison pour faire résigner de ses fonctions le pauvre Nelson qui occupe sa place avec tant d'exactitude, la statue de Tassé serait placée dans la grande cour de l'asile de la Longue Pointe.

Le modèle de la dite statue devant être soumise auparavant à l'examen du Recorder pour voir si elle ne blessait pas le cœur.

Le petit Tassé au premier moment ne fit pas satisfaction, mais après réflexions il a trouvé qu'à la Longue Pointe sa statue serait bien à sa place, et il a accepté la proposition du Conseil de Ville.

BLESSURE GRAVE

Un effroyable accident est arrivé à notre ami M. *** la semaine dernière et a failli jeter dans un deuil immense la colonie belge de Montréal.

Ayant eu l'imprudence de vouloir s'extirper un cor avec un couteau à hâcher le tabac, M. *** qui est un peu myope se trompa d'orteil et enleva de son pied une fine tranche de viande. Aux hurlements poussés par le blessé, on accourut, et le constable Baiguet téléphona immédiatement à l'hospice Notre-Dame d'envoyer la voiture d'ambulance.

Une fois à l'hôpital, notre ami réclama les soins de M. D'Aubigny le vétérinaire bien connu, qui a une grande spécialité de soigner les animaux. M. *** prétend en effet qu'un vétérinaire soigne mieux l'homme qu'un médecin. — Ne dit-on pas toujours j'ai une fièvre de cheval, j'ai un froid de loup, etc.

Comme les réglemeut de l'hospice s'opposent à cette demande, on fit venir le Docteur Tucker qui déclara qu'une opération rhyoplastique était nécessaire pour réparer l'orteil endommagé.

Cette méthode consiste à enlever sur un endroit quelconque du patient un morceau de chair pour la poser saignant sur la partie lésée, au bout de quelques jours ce morceau de chair se greffe sur la plaie et remplace le trou qu'on voulait combler.

Le docteur ayant jugé que le nez de notre ami était suffisamment volumineux pour lui en enlever un peu sans lui faire perdre de ses avantages, a taillé dedans un morceau trois onces et demi et l'a appliqué sur l'orteil.

L'opération a admirablement réussi et notre ami est aujourd'hui hors de danger.

PARISIENNERIES

Deux cocottes remontant le boulevard.
— Heureusement que le printemps fait reprendre les affaires.

— C'est vrai... depuis trois jours je ne sais plus où donner de la tête !

M. Prudhomme considère son petit-fils d'un oeil attendri.
— Je veux que tu devienne célèbre !...

— Oui, fait Toto, quand je serai grand, je tueraï trois femmes.

— Hélas !... avec le progrès, il t'en faudra au moins tuer une douzaine pour qu'on fasse attention à toi !

Rencontré, hier, l'ami Bobinard, qui, récemment, s'est marié

— Eh bien ! votre petite femme ?

— Charmante... Elle est folle de moi !

— Folle de vous !

— A ce point que je songe à l'envoyer à Charenton !

Un bon jeune homme exaltait, hier, son désespoir devant un ancien du vice-life :

— Quel guignon ! Neige, vent, rafale, froid de loup ; voilà un rendez-vous manqué !

— Un rendez-vous d'amour ?

— Avec une femme adorable, aux Champs-Élysées.

— Consolez-vous. Le poète l'a dit :

Pour une que l'on perd, c'est dix que l'on trouve.

— Mais je ne voulais que celle-là.

— Une seule femme ! Vous n'êtes pas de force.

Deux conseillers municipaux causent entre eux.

— Mon cher, c'est intelligent d'avoir ses élections en mai...

— Vous croyez ?

— Mais, sans doute ! Ceux qui ne sont pas partis à cette époque vont à la campagne ; il ne reste plus le dimanche, à Paris, que... nos électeurs.

Deux jeunes mariés.
Le mari très câlin :
— Oh ! dis, petite femme chérie... Tu ne me tromperas jamais ?
— Je te dirai ça plus tard.

Au cercle :
— Tu sais que Gontran, qui est complètement décafé, va quitter Paris.

— Ah ! Et où va-t-il ?

— En Afrique, il ira planter sa tente au milieu des chamcaux.

— Puisse-t-il y trouver une nouvelle famille !

Un contribuable grincheux ayant eu à payer un assez fort impôt à la douane pour un transport de vins :

— Sale gouvernement ! s'écrie-t-il. Ils seront bien fâchés de faire payer les transports au cerveau !...

Le poète absalonien Trois-Etoiles (en plein midi) est un fervent disciple de Bacchus et de Gambimus.

Quelqu'un lui demandait l'autre jour :

— Prendrez-vous part au prochain concours de l'Académie des Muses santonnes de Kavan ?

— Les muses " sans tonnes ", s'écria dédaigneusement Trois-Etoiles, ça n'existe pas !

Extrait des mémoires d'un philanthrope :

" Il est pourtant un cas où l'orphelin devient peut-être un peu moins intéressant : c'est lorsqu'il est devenu orphelin... pour avoir tué père et mère."

En police correctionnelle.

Un mari et sa femme comparaissent devant les juges :

— Vous vous êtes battus, n'est-ce pas, époux Lepinaud ?

— Parfaitement.

— Il paraît que c'est votre habitude ?

— Naturellement... Pourquoi que nous nous serions mariés alors ?

Entre fiancés.

— La beauté ne fait pas le bonheur n'est-ce pas Marcel ?

— Oh ! non.

Et il ajoute, avec galanterie.

— Ce n'est pas moi qui épouserai une femme jolie !...

Parisiennes.

Elles sont mariées depuis six mois et se font des confidences intimes :

— Charmant mon mari... En voilà un qui n'est guère " gêneur "...

— Vraiment ?

— Et le tien ?

— Idéal, le mien !... Il passe toutes ses nuits au cercle !

Un de nos gars célèbres aperçoit un invalide à jambe de bois :

— Quel veinard que cet homme !

— Vous trouvez ?

— Il use moitié moins de chaussures que les bipèdes !...

On parle de M. Taylor, dont le remplacement à la Sûreté est, dit-on, en question :

— Que va-t-on faire de lui ?

— Il sera nommé inspecteur des horloges pneumatiques... Avec lui, on est sûr qu'elles ne seront jamais arrêtées !...

Lu cette inscription mémorable chez le mastroquet du coin, grand rendez-vous d'ivrognes :

— Quand le canon est tiré... faut le boire !

Intérieur :

Un épais nuage de fumée suffoque un ménage parisien dans le salon où ils attendent des visites.

— C'est horribles, dit la femme, les yeux pleurant sous l'acroté du feu.

Je cours me plaindre au propriétaire !

Le mari, éternuant stoïquement :

— Chut ! il serait capable de nous augmenter !

Le banquier M... vient de perdre sa belle-mère qui, après lui avoir rendu la vie très dure pendant trente années, laisse un héritage de plusieurs millions.

Il rencontre hier notre confrère C...

— Vous devriez bien, lui dit-il me faire une épithète ; un quatriain, un distique, la moindre des choses...

— Mon cher, répond C..., les épithètes les plus courtes sont les meilleures. Mettez simplement un mot : Entia ! ! !

LE BAS DE TANTE VENERANDE

Le bas de tante Vénérande était célèbre dans le pays. Ce n'était pas non plus un bas comme un autre.

Jusqu'à cinquante ans, elle travailla, voyager, trafiqua, acheta, vendit, se levant tôt, se couchant tard, économe comme la fourmi pour mettre sa vieillesse à l'abri de la misère.

On lui demandait en riant : — S'emplit-il, votre boursicot ? Elle répondait avec un sourire malicieux :

— L'entement ! très lentement ! Les gens qui vont à pied ne marchent pas aussi vite que ceux qui roulent en voiture. Mais enfin il s'emplira, puisqu'il grose.

Le jour qu'elle atteignit son demi-siècle, elle répéta la fameuse phrase : — Mon bas, vous savez ? mon bas !... Eh bien ! ajouta-t-elle joyeusement, il est plein !

— Ah bah ! — La preuve, c'est que je me retire des affaires. J'ai usé z second de poussière des chemins. Je veux m'amuser un peu, après avoir peiné si longtemps !

Comment ! tante Vénérande allait-elle devenir folichonne, jeter son bon net par-dessus les moulins, gaspiller son argent et scandaliser le village ?

— Ah ! par exemple, s'écria la jeune femme (jeune ! sous-entendu qu'elle ne l'était plus que relativement) ce n'est pas moi qui vous chasserai. Vous refuser un domicile à votre âge !

— Venez plutôt chez nous, ma tante. Vous ne vous doutez pas vous-même de toutes les maladies que vous couvez. Nous vous bassinons. chaque soir votre lit, même en été ; tisanes, lavements, vous verrez, rien ne vous manquera.

Ils promettaient jusqu'à des lavements pour enjôler la riche et conquérir le bas de laine ! Ce n'était pas de l'éloquence sacrée, cela ; mais on ne pouvait dire plus ni mieux, et il faut approprier les arguments aux situations ainsi qu'aux personnes.

Tante Vénérande ne résista plus ; elle affectait une terrible peur de mourir bientôt, elle semblait par conséquent avoir été touchée au point sensible. Sans cette perspective assurée de clystères à discrétion, peut-être n'eût-elle pas cédé.

Elle s'attendrit et, comme de juste, elle alla chez Prosper, l'ainé des neveux. Naturellement elle y emporta son précieux magot avec elle.

Un bas de femme est long, et il en contient, des jaunets ! Prosper, l'hôte heureux de tante Vénérande, ne cessait de rêver louis d'or et se forgait pour l'avenir, une félicité sans parole.

Mottez-vous à sa place ; ne vous seriez-vous pas considéré déjà comme héritier universel ?

Cinq ans, six ans, sept ans passèrent et tante Vénérande ne s'était pas encore servie une fois de l'irrigateur rafraîchissant, elle menaçait de durer autant qu'un pommier de Normandie.

Prosper commençait à trouver que l'héritage était bien long à venir ! Ce que la vieille célibataire avait mangé, sucé et bu était inconcevable. Elle trompait donc le monde ! Ce n'était pas honnête de sa part. Si elle avait au moins défilé de temps en temps son bas et lâché aux mains de Prosper quelque rutilante pécunette, à la bonne heure ! il aurait pu patienter.

Mais rien, jamais rien, ce n'est pas assez, ma tante ! Tante Vénérande feignait de ne pas entendre, ou bien répondait narquoisement, dans le style imagé des campagnards.

— C'est vrai, je me porte trop bien, j'en ai honte. Mais rassure-toi, je ressemble au feu qui va s'éteindre, je jette mes dernières lueurs.

Or, elle flambait toujours, et même plus brillamment, la mèche, je veux dire la santé de cette satannée parente. Ah ! si elle avait été pauvre, comme on vous l'aurait poussé dans la rue, et sans balai !

— Tenez, ma tante, expliqua Prosper au bout de la dixième année, je ne suis pas complimenteur, mais vous rajeunissez, sur ma parole ! Vous rajeunissez ! Mes soins et ceux de ma femme y sont pour quelque chose. Je m'en réjouis vivement, car je vous aime et je me suis ruiné à vous refaire ainsi une seconde jeunesse ; soyez donc raisonnable, et allez vous faire héberger dix autres années chez mon mon frère Joseph.

— Ta demande est juste, mon neveu, confessa la tante. Je te remercie de tes soins dévoués. Adieu !... Et elle courut à la demeure de Joseph, le bas de laine bien serré dans son tablier de cotonnade bleue.

A soixante ans on ne peut pas être loin de la mort, que diable ! Joseph, qui croyait voir arriver la fortune, accueillit sa tante à bras ouverts.

Cinq ans, six ans, sept ans s'écoulerent... Mais voyez plus haut, car c'est la répétition exacte du chapitre précédent. Mêmes soins, parbleu ! mêmes bons résultats. A soixante-dix ans, tante Vénérande était encore fraîche comme une rose valant de vant la souprière, vaillante devant la bouteille ; vous auriez juré que l'âge augmentait sa santé.

Joseph fit comme son frère. — Vous rajeunissez, ma tante. Sur ma parole ! vous rajeunissez... Mais voyez encore plus ; son discours ayant été tout pareil à celui de Prosper, je juge inutile de me répéter, car les histoires, il faut n'y mettre que juste ce qu'il faut, connu dans les sauces.

Conclusion : le trésor et la tante, celle-ci portant l'autre, se rendirent à la maison de la nièce Julie.

— Ah ! par exemple, s'écria la jeune femme (jeune ! sous-entendu qu'elle ne l'était plus que relativement) ce n'est pas moi qui vous chasserai. Vous refuser un domicile à votre âge !

— Venez plutôt chez nous, ma tante. Vous ne vous doutez pas vous-même de toutes les maladies que vous couvez. Nous vous bassinons. chaque soir votre lit, même en été ; tisanes, lavements, vous verrez, rien ne vous manquera.

Ils promettaient jusqu'à des lavements pour enjôler la riche et conquérir le bas de laine ! Ce n'était pas de l'éloquence sacrée, cela ; mais on ne pouvait dire plus ni mieux, et il faut approprier les arguments aux situations ainsi qu'aux personnes.

Tante Vénérande ne résista plus ; elle affectait une terrible peur de mourir bientôt, elle semblait par conséquent avoir été touchée au point sensible. Sans cette perspective assurée de clystères à discrétion, peut-être n'eût-elle pas cédé.

Elle s'attendrit et, comme de juste, elle alla chez Prosper, l'ainé des neveux. Naturellement elle y emporta son précieux magot avec elle.

Un bas de femme est long, et il en contient, des jaunets ! Prosper, l'hôte heureux de tante Vénérande, ne cessait de rêver louis d'or et se forgait pour l'avenir, une félicité sans parole.

Mottez-vous à sa place ; ne vous seriez-vous pas considéré déjà comme héritier universel ?

Cinq ans, six ans, sept ans passèrent et tante Vénérande ne s'était pas encore servie une fois de l'irrigateur rafraîchissant, elle menaçait de durer autant qu'un pommier de Normandie.

Prosper commençait à trouver que l'héritage était bien long à venir ! Ce que la vieille célibataire avait mangé, sucé et bu était inconcevable. Elle trompait donc le monde ! Ce n'était pas honnête de sa part. Si elle avait au moins défilé de temps en temps son bas et lâché aux mains de Prosper quelque rutilante pécunette, à la bonne heure ! il aurait pu patienter.

Mais rien, jamais rien, ce n'est pas assez, ma tante ! Tante Vénérande feignait de ne pas entendre, ou bien répondait narquoisement, dans le style imagé des campagnards.

— C'est vrai, je me porte trop bien, j'en ai honte. Mais rassure-toi, je ressemble au feu qui va s'éteindre, je jette mes dernières lueurs.

Or, elle flambait toujours, et même plus brillamment, la mèche, je veux dire la santé de cette satannée parente. Ah ! si elle avait été pauvre, comme on vous l'aurait poussé dans la rue, et sans balai !

— Tenez, ma tante, expliqua Prosper au bout de la dixième année, je ne suis pas complimenteur, mais vous rajeunissez, sur ma parole ! Vous rajeunissez ! Mes soins et ceux de ma femme y sont pour quelque chose. Je m'en réjouis vivement, car je vous aime et je me suis ruiné à vous refaire ainsi une seconde jeunesse ; soyez donc raisonnable, et allez vous faire héberger dix autres années chez mon mon frère Joseph.

— Ta demande est juste, mon neveu, confessa la tante. Je te remercie de tes soins dévoués. Adieu !... Et elle courut à la demeure de Joseph, le bas de laine bien serré dans son tablier de cotonnade bleue.

A soixante ans on ne peut pas être loin de la mort, que diable ! Joseph, qui croyait voir arriver la fortune, accueillit sa tante à bras ouverts.

Cinq ans, six ans, sept ans s'écoulerent... Mais voyez plus haut, car c'est la répétition exacte du chapitre précédent. Mêmes soins, parbleu ! mêmes bons résultats. A soixante-dix ans, tante Vénérande était encore fraîche comme une rose valant de vant la souprière, vaillante devant la bouteille ; vous auriez juré que l'âge augmentait sa santé.

GRAPILLAGES

— Une dame disait à Alexandre Dumas : — Je me demande, en vérité, pourquoi le bon Dieu a inventé les hommes.

— Madame, pour empêcher les femmes de s'assassiner.

Deux bons bourgeois : — L'enseignement supérieur est en train de bouleverser la société et le monde.

— Oui, monsieur Prudhomme. — Pourtant, il y a des corps de métiers qui seront toujours réfractaires à cette poussée du progrès.

— Comment cela ? — Certainement. Prenez le métier de fabricant de couchettes, par exemple. Eh bien, je défie un ébéniste tourneur de faire jamais un licencié.

Bidou, soldat de 2^e classe, rentre du Tonkin avec une jambe de bois. — Noble héros, fait M. Prudhomme, grâce à vous, la France à un pied au Chili.

Bidou, siampiement. — Je crois bien, c'est moi qui le lui ai laissé.

Annonce découpé dans un journal de province : — Le sieur X... a l'honneur de prévenir les personnes qui auraient des décès dans leur famille qu'il met à leur disposition un très joli corbillard à des prix modérés.

Le bonheur d'un Marchand de Californie. — Deux parts ont été gagnées sur les \$150,000 de prix de la Loterie de la Louisiane. L'une d'elles, provenant du No. 66,551 gagna le premier prix capital de \$150,000, lors du tirage de Mars de la Loterie de l'Etat de la Louisiane ; Joseph Dannenbaum, qui possédait un dixième de ce billet, fit demander sa part et reçut son argent par l'entremise de la "London, Paris et American Bank" de cette ville. Cette maison est bien connue ici ainsi qu'à San Diego et Vallejo, ou elle a des succursales. Un autre porteur d'un dixième reçut ses \$15,000, par l'entremise de la banque Wells, Fargo & Co. de cette ville, mais son nom n'a pas été publié. — San Francisco (Cal) Call, 6 Avril.

Ils sont mariés depuis quelques jours. Lui, d'une voix émue : — Je doute, ma chère femme, que tu m'aimes jamais... Je suis si laid.. Elle avec un adorable sourire : — Mais si, mais si, je t'aimerai bien... quand nous serons vieux !

Boulevardiers. — Notre amie, le petit baron, se déponille de tout pour son étoile de café concert ; ses chevaux, son hôtel y ont passé, bientôt son château... — Oui... Tout à l'égoût ?

Dans les coulisses : — Tu sais, Zilda, je me suis disputée avec Lélia, oh ! mais là disputée ! — Vrai ? — Elle m'a même montré les dents. — Tiens... Elle en a donc !...

Il est question, devant Bobinard, du projet de M. Delattre, consistant à donner une prime de 20,000 fr. à la personne qui dénoncerait et ferait prendre un assassin :

— Encore un moyen de multiplier les crimes ! s'écrie-t-il. — Comment ça ? — Suivez mon raisonnement.. Supposon que j'aie besoin de 20,000 fr. J'assassine un citoyen... Je me dénonce... et je palpe la petite prime !

Gare de l'Ouest, salle d'attente des premières. Une dame est assise et tient à la main un livre relié en violet — Comment ! Madame, vous lisez le "Système de Compensations d'Azali !" Mais c'est horriblement sérieux !

— Cela m'est égal, je l'ai acheté parce que sa reliure allait avec la couleur de mon chapeau.

Le petit Comte de X... nage dans la joie. Son oncle lui a promis un million si la comtesse le rendait père, et l'événement est proche. Il vient de répondre à un ami lui demandant un rendez vous :

— Impossible de bouger. Je suis dans une position intéressée.

Un boulevardier, compagnon de plaisir d'un aimable rentier nouveau venu dans le monde où l'on s'amuse, se rend chez lui, à l'heure du lever, pour un emprunt de quelques louis.

— Tout ce que vous voudrez, cher ami, lui répond-il, tout excepté ça. — Comment ! vous ne voulez pas ? — Je ne veux pas que dans notre monde on puisse me traiter de créancier !...

Aux courses du palais de l'Industrie. — Qu'est ce que ce monsieur qui se saïue. — Un intrigant qui se fait passer pour un peintre.

— Il exerce ? — Le tableau d'un autre. Il est incapable de dessiner un nez et n'a jamais croqué qu'une chose. — Laquelle ? — Le marmot.

— Il y a peinture et peinture... — Comme il y a fagots et fagots. — Il y a la peinture... saine et la peinture malsaine.

— Qu'appellez-vous la peinture saine ? — La peinture... la peinture à l'huile... — De l'oe de morne ?

— Malgré le procès récent de la fameuse agence matrimoniale que nous avons rapporté ces jours ci, les annonces pour le bon motif continuent à fleurir, plus fécondes en excentricités que jamais, dans les journaux de Paris.

Nous avons découpé celle-ci dans un journal où elle s'épanouissait comme une fleur en un parterre :

Mariage. Un monsieur veuf, ayant des revenus convenables, désire se remarier. Demande une jeune personne sachant la musique, mais n'en faisant pas.

Quel peut bien être ce dilettante platonique ?

LA CONSOMPTION GUERIE

Un vieux médecin, ne pratiquant plus, a reçu d'un missionnaire des Indes-Orientales la formule d'un remède végétal très simple pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, de la Bronchite du Catarrh, de l'Asthme, et de toutes les affections de la gorge ou des poumons. Aussi guérison positive et radicale de la débilité nerveuse et de toute autre maladie nerveuse. Le docteur après en avoir expérimenté l'efficacité dans des milliers de cas a senti qu'il était de son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par ce motif et le désir de soulager les souffrances humaines, j'enverrai gratis, à tous ceux qui le désirent, la formule, en Allemand, Français ou Anglais, avec toutes les renseignements pour le faire et l'employer.

Envoyer par la poste ; un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal. W. A. NOYES, 149, Power's Block, Rochester, N. Y.

DEMANDEZ PARTOUT

LES CÉLÈBRES CIGARES

"CREME de la CREME"

"NOISY BOYS"

SORTANT DE LA MANUFACTURE DE

J. M. FORTIER

Et faits avec les MEILLEURS

TABAC de la HAVANE.

AUCUNE CONCURRENCE POSSIBLE

AVIS AUX MERES

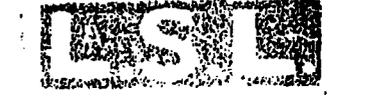
Si votre sommeil est troublé la nuit par les pleurs et les cris d'un enfant qui souffre de sa dentition, hâtez-vous de vous procurer une bouteille du "Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants." Son efficacité est sans égale, et votre petit masde sera soulagé immédiatement.

Ayez confiance, à doses, ce remède est infailible. Il guérit la dysenterie et la diarrhée, régularise l'estomac et les intestins, fait disparaître les coliques, adoucit les humeurs, réduit les inflammations, et donne une énergie nouvelle à tout le système en général.

"Le Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants" est agréable au goût et est préparé d'après la prescription d'une des plus grandes célébrités médicales parmi les femmes des Etats-Unis. — Il est en vente chez tous les pharmaciens, dans le monde entier. Prix 25 cts à la bouteille.

CONSOPTION. — J'ai un remède positif pour la maladie indiquée ci-dessus ; par son usage, des milliers de cas de la pire espèce et très anciens peuvent être guéris. Vraiment, ma foi est si grande dans son efficacité, que j'enverrai deux bouteilles gratuitement avec un traité de valeur sur la maladie, à toute personne souffrant de cette maladie. Donnez l'adresse du bureau de poste et pour l'express. Dr T. A. SLOOUM, succursale : 32 rue Yonge, Toronto.

ATTRACTION SANS PRECEDENTE Plus d'un million distribué PRIX CAPITAL \$300,000



Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Incorporé par la Législature en 1888 à des fins d'éducation et de bienfaisance, et son existence ayant été admise par un vote populaire en 1892, comme faisant partie de la Constitution de l'Etat.

Les tirages ont lieu de nombre par semaine, et les tirages bi-annuels ont lieu régulièrement tous les six mois (Juin & Décembre)

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et trimestriels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que le tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés ; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-similés de nos signatures attachés dans ses annonces.

Commissaire.

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers, partagerons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.

J. H. OGLESBY,

Pres. Louisiana National Bank

P. LANAUX,

Pres. State National Bank

A. BAILEWIN,

Pres. New-Orleans National Bank

CARL KOHN,

Pres. Union National Bank.

Tirage Extraordinaire Semi-Annuel

A l'Académie de Musique de la Nlle Orleans, mardi le 14 Juin 1887.

Prix capital - - \$300,000

10,000 billets à 20 dollars chaque. Moitiés \$10 ; Quarts \$5 ; Dixièmes \$2 ;

Viagtièmes \$1.

LISTE DES PRIX

Table with 2 columns: Prize amount and number of tickets. Includes entries like 1000000, 100000, 10000, 1000, 100, 10, 1.

PRIX APPROXIMATIFS

Table with 2 columns: Prize amount and number of tickets. Includes entries like 1000000, 100000, 10000, 1000, 100, 10, 1.

PRIX TERMINAUX

Table with 2 columns: Prize amount and number of tickets. Includes entries like 1000000, 100000, 10000, 1000, 100, 10, 1.

3250 prix se montant à \$1,055,000

Pour les conditions pour clubs ou toutes autres informations, adressez vous au soussigné. Votre écriture doit être lisible et votre signature distincte. Le retour par la maille se fera plus vite, si vous joignez à votre lettre, une enveloppe portant votre adresse.

MANDATS DE POSTE. Mandats d'Express, ou change sur New-York dans une lettre ordinaire, Billets de banque par Express (à nos frais) doivent être adressés

J. A. DAUPHIN, Nouvelle-Orléans, La.

ou à M. A. DAUPHIN, Washington D. C

Adressez les lettres enregistrées à

NEW-ORLEANS NATIONAL BANK, New-Orléans, La.

RAPPELZ-VOUS

Que la présence Benaregard et Baily, qui sont chargés des tirages, est une garantie de bonne foi absolue et d'intégrité. Les chances sont toutes égales et que personne ne peut humainement deviner les numéros gagnants.

RAPPELZ-VOUS que le paiement de tous les prix est GARANTI PAR QUATRE BANQUES NATIONALES de la Nouvelle-Orléans et que les billets sont signés par le président de l'institution. Les droits de cette institution sont garantis par une charte et reconnus par les plus hautes cours ; défiez-vous par conséquent de toutes imitations ou affaires analogues.

Sans Médecine

Pour savoir le moyen de guérir sans frais la débilité nerveuse, l'impuissance, et tous les désordres résultant d'imprudences ou d'infirmités chez l'homme, adressez-vous à la Magnéto Electro Appliance Co., 1267 Broadway, N. Y.

Clasman

DESSINATEUR

GRAVEUR SUR BOIS

(Édifice de LA PATRIE)

35, rue ST-GABRIEL 35

MONTREAL,